

Monsieur Mathias

Quand on apprit la mort de M. Mathias, ce fut, dans la petite ville de Lyre-sur-Ys, une surprise générale. Un homme de quarante-cinq ans à peine, robuste, droit comme un I, et qui voyez la malice—avait épousé, il y avait de cela trois ans à peine, une jeune fille de vingt ans, la propre nièce du receveur des contributions, une femme charmante et qui aimait comme un fou! Naturellement, M. Mathias, étant mort, passait maintenant pour avoir eu, de son vivant, toutes les vertus. Qui se serait imaginé de rêver certaine histoire relative à ce fameux mariage et qui eût rappelé la terreur vague qu'inspirait ce grand bonhomme, aux allures sournoises, riche et avare, et qui occupait, disait-on, ses loisirs à manipuler un tas de drogues vénéneuses qu'il expérimentait sur des chiens? Il était bien question de cela! Il était mort, paix à son âme!

Du reste, en y réfléchissant de plus près, cette mort était elle si extraordinaire? Evidemment, M. Mathias avait des pressentiments. N'avait-il pas fait reconstruire tout dernièrement, par des ouvriers appelés exprès de Paris, la chapelle de famille qui attendait, au cimetière, ses restes mortels? De plus, depuis quelques temps, on avait constaté qu'il paraissait inquiet. Il rôdait autour de sa propre maison, comme s'il eût redouté des voleurs mystérieux. Il séquestrait sa femme, il s'enfermait pendant des semaines entières dans le laboratoire dont la cheminée flamboyait la nuit. Prodromes d'un accident cérébral! disait un air entendu le docteur Labarre qui avait conclu à une apoplexie sévère.

Bref, on avait fait à M. Mathias des obsèques magnifiques. Le tiers de la population l'avait accompagné à sa dernière demeure; et quelques yeux s'étaient mouillés, alors qu'on avait descendu dans la crypte de la chapelle funéraire le cercueil de chêne, vrai monument, où deux hommes de sa ville survivaient dormi à l'aise. On s'en revint en se demandant ce que deviendrait la veuve de M. Mathias.

Or, la vérité, c'est que M. Mathias n'était pas mort! Deux heures après la cérémonie, on aurait pu voir ceci, dans le sous-sol où la bière avait été descendue. Deux petits bruits secs avaient résonné, comme le défilé d'un ressort, et le cercueil s'étant ouvert comme une armoire, M. Mathias s'était mis sur son séant, se défilant comme un homme qui s'éveille. D'une ouverture grillée, ménagée dans la paroi supérieure, un rayon de lumière tombait sur M. Mathias s'était levé tout à fait, frottant lentement ses genoux un peu ankylosés.

En somme, il se sentait très bien, très confortable. La dose de narcotique qu'il avait absorbée, après l'opération soigneusement mesurée, avait justement produit l'effet désiré. On l'avait cru mort, on l'avait enterré, tout était pour le mieux. De longue date M. Mathias avait pris toutes ses précautions. Le fond du caveau était machiné très intelligemment. Il y avait là des vêtements convenables, des provisions de bouche, quelques bouteilles de bon vin, tenues très friches, comme chacun peut le supposer, et comme rien ne creusait plus l'humain qu'un enterrement—voilà même lessein—M. Mathias, commodément assis sur son cercueil, avait une croûte en buvant à l'avenir.

Car il est temps de dire pour quoi M. Mathias était là, à six pieds sous terre, de sa propre volonté. Comme toujours c'était une histoire de femme. Chaste jusqu'à quarante ans, M. Mathias, ancien pharmacien, enrichi par les pilules anti-spasmodiques, s'était épris de la charmante Anne Pédéfère, nièce du receveur de Lyre-sur-Ys. Il s'était nettement proposé à la jeune fille qui, non moins nettement, l'avait refusé, ce qui l'avait rendu amoureux comme un homme de quarante ans qui s'avisait d'être amoureux! Etant de nature déshonné, il avait enserré le receveur dans des trames si habiles que le malheureux, au bout d'un an, sachant que la caisse gouvernementale n'était plus intacte, songea sérieusement au suicide. Alors M. Mathias apparut en sauveur et posa ses petites conditions. La nièce se sentit pour l'once qui lui avait tenu lieu de père, et cela migré des biens très étroits avec un clerc de notaire de la ville voisine. Victime douloureuse, Anne devint Mme Mathias.

Elle avait subi jusqu'au bout toutes les conséquences de cette catastrophe. Mais M. Mathias, se rendant justice, avait la conviction qu'elle le haïssait. De là à se croire trompé, il n'y eut qu'un pas. Le soupçon dégoûté chez lui en monnaie, sa femme ne sortait jamais, lui ne venait chez sa femme. N'importe. M. Mathias accusait de maladresse. S'il ne prenait pas sa femme en flagrant délit, c'est qu'il n'était qu'un pauvre.

Alors cette idée lumineuse avait surgi dans son cerveau: simuler un voyage, mais non pas à Versailles ou au Havre, comme les maris de comédie, un voyage beaucoup plus long et d'où le retour paraîtrait beaucoup plus difficile. Et il revien-drait, très vivant, un jour de ces nuits, et confondrait l'infidèle!

Il s'était donné trois jours et pensait à tout cela, satisfait, en se recouchant confortablement dans son cercueil. Le troisième jour venait de finir. M. Mathias se sentait impatient. Il attendait que l'horloge du cimetière sonnât onze heures. C'était le moment. Le plan était bien combiné. Les murs du cimetière touchaient à sa propriété. Il avait là de quoi s'habiller tout en noir, en pharmacien spectral. Il s'envelopperait du suaire dans le cimetière seulement, respect de la couleur locale. Une fois le mur franchi, il irait tout droit à la chambre de sa femme. On verrait bien!

M. Mathias fit sa toilette, puis tout étant disposé "ad hoc", il fit basculer la pierre tombale, grimpa dans sa chapelle supérieure, ouvrit la porte et se trouva dehors, sous sa robe de chambre, son suaire sous son bras. Une fois dans l'allée, il déplaça le vaste drap blanc et le lança en rond pour se l'appliquer aux épaules. Mais les plus étaient lourds, il manqua son coup et dut recommencer.

Attendez! dit une voix derrière lui, je vais vous aider. Il faudrait ne s'être jamais trouvé à minuit, essayant de mettre son linceul, dans un cimetière, pour ne pas comprendre combien cette surprise était désagréable.

Celui qui parlait était le gardien du lieu, le père Grimbrot, un original très connu aux cabarets d'alentour. Il s'était approché de M. Mathias et le regardant sous le nez, avait dit: —Comment! c'est vous! monsieur Mathias!... Déjà!

M. Mathias, assez embarrassé, essayait de s'entortiller, pensant qu'une apparence sinistre le débarrasserait de cette fâcheuse rencontre. Mais point. Grimbrot lui donnait bénévolement un coup de main.

—Je sors de ma tombe... commença M. Mathias d'une voix sépulchrale. —Je le vois bien, interrompit Grimbrot. Vous êtes bien plus pressé que les autres!... M. Mathias n'écouloit pas. Maintenant il marchait à grandes enjambées, sur la pointe des pieds, en fantôme.

Grimbrot marchait à côté de lui, continuant: —Où, les autres, ça ne les prend pas tout de suite. Seulement au bout d'un mois ou deux. M. Mathias se retourna brusquement, agitant ses deux bras: —Va-t'en, scélérat! Va-t'en! —Allons! allons! fit Grimbrot devenu paternel. Je ne vous gêne pas... Vous avez voulu vous promener un peu... comme les camarades.

M. Mathias, troublé, allait droit devant lui, dédaignant de répondre. Il apercevait dans l'ombre la porte du cimetière. Homme de précaution, il avait quelques louis dans sa poche. —Pas de phrases! dit-il en tendant deux pièces d'or à Grimbrot. La clef!

Grimbrot recula d'un pas: —La clef! tu veux sortir? (Il devenait familier!) En voilà une fantaisie! Ah mais! pas de ça! —Quatre louis! gémit M. Mathias.

—Tu sais, toi, reprit Grimbrot, ne recommence pas ou je cogne. Que tu sortes de ta chapelle, que tu te promènes, je ne m'y oppose pas. Les autres aussi sortent. —Les autres! oui, les autres! Grimbrot eut un geste large: —Les morts, donc! —Les morts!... quel est ce qui te parle des morts? Je suis vivant, moi, vivant!

—Ouais! le plaisanterie est forte! mais tiens, je suis brave homme... Viens prendre un verre. Sa main s'abattit comme une pince sur le poignet de M. Mathias qu'il entraîna jusqu'au petit bâtiment où il logeait. Il le poussa dans une pièce du rez-de-chaus-sée.

M. Mathias était abasourdi littéralement. Grimbrot avait posé la porte, pris une bouteille sur un dressoir, et ayant empli deux verres, avait levé le sien en disant: —A la vôtre, monsieur Mathias!

—Ecoute-moi, mon brave, dit M. Mathias. Tu veux plaisanter. Soit. Seulement il y a temps pour tout. Tu sais très bien que je suis vivant. Pour des raisons personnelles je ne suis jamais entré. Mais j'ai besoin de sortir pour affaires graves. Je te paierai bien, sois tranquille.... Tandis qu'il parlait, Grimbrot avait lentement tourné autour de la table et était venu s'adosser à la porte.

—Tu causes bien, ricana-t-il. Ah! tu es vivant! Tu n'es pas le premier qui m'a dit ça. J'en tends de si drôles. Vois-tu, j'aime mes suborjonnés. Toutes les nuits, il y en a un ou deux qui

viennent prendre un verre, sans façon. Hier, c'était le notaire, tu sais bien, Ridel, ton voisin! Avant hier, c'était Mme Clouin, une belle femme! Je suis content, je les laisse prendre l'air toute la nuit, je fais un bout de caouette... mais les laisser sortir! ça serait du propre!

M. Mathias devenait hagard. Grimbrot parlait avec un sang-troid parfait, en fonctionnaire responsable. Il était de taille moyenne, trapu, avec des mains de gorille. Ses yeux étaient noirs, brillants.... M. Mathias eut un frissonnement. Cet homme était fou!

Oui, c'était bien cela. Il avait des visions. Il croyait son cimetière peuplé de revenants: il vivait dans un monde fantastique créé par son imagination. Et il confondait! oui, parole d'honneur, il confondait!

M. Mathias se mit à parler, à plaider, à promettre, à supplier. Comment! le bon, l'intelligent Grimbrot pouvait le prendre pour un vrai mort? Il éclata de rire.... —Assés! fit Grimbrot d'une voix brève. Tu n'es pas raisonnable, faut rentrer!

—Rentre! où ça? —Chez toi, donc! A l'angle de la troisième division.... —Dans le tombeau! jamais! —Tu ne veux pas? Une fois? Deux fois?

M. Mathias vit frissonner les mains énormes. Il eut peur, regarda autour de lui, cherchant une issue. Une seule. La porte et devant, Grimbrot, arc bouté. Tant pis! il fallait passer à tout prix, il se rua, criant....

Grimbrot, posément, avait avancé sa main ouverte dans laquelle s'encastra la gorge de son agresseur. M. Mathias eut un hoquet et essaya de se débattre. Le griffon serra. M. Mathias s'affaissa suspendu à bout de bras. Il gigota encore un peu, puis resta immobile.

Grimbrot, qui en avait vu bien d'autres, le jeta sur son épaule et l'emporta, de son pas digne et lent de gardien fidèle, jusqu'à la chapelle, le jeta dans la crypte, fit basculer la pierre d'un coup de pied, ferma la grille et reprit sa promenade à travers les tombes, maugréant: —A-t-on jamais vu! Sortir! Et ma place!....

C'est ainsi que la veuve de M. Mathias put épouser celui qu'elle avait toujours aimé.

LA "Cruche Cassée"

De malencontreuses spéculations étaient venues à bout de la grosse fortune que l'industriel Reuzy avait réalisée dans les machines-soutils. A sa mort, il n'avait laissé à ses deux filles qu'un héritage à peu près nul: Germaine, l'aînée, avait dû envisager la nécessité de travailler pour vivre.

Elle avait reçu l'habituée éducation de jeunes filles de la bourgeoisie riche: un peu de chant, un peu de piano, un peu de broderie, un peu de peinture. Entre tous ces "peu", elle avait une préférence marquée pour la dernière: la peinture. C'est dans cette voie qu'elle décida de se lancer.

Cela n'alla pas sans cruelles déceptions; elle s'aperçut que, même pour cette banale et insipide peinture de commerce, elle n'avait pas encore la culture suffisante. Mais Germaine était courageuse, elle tint fermement tête aux obstacles qui se dressaient devant elle, il le fallait pour sa chère Colette, la jeune sœur dont elle était la maman depuis qu'elles avaient perdu leur mère. La pauvre femme s'en était allée, quelques années avant son mari, minée par le chagrin de la ruine incassante.

Enfin, depuis deux ans, Germaine, sans relâche, peignait des "amours" et des "bergères" Louis XV sur des éventails, des écrans, des abat-jour. Elle faisait aussi quelques petits travaux en cuir repoussé; mais tout cela ne lui était payé qu'avec parcimonie; les journées étaient longues, la besogne considérable, fatigante, le salaire très maigre.

Un après-midi, en rentrant de son cours, Colette trouva sa sœur transfigurée. —Qu'y a-t-il? interrogea-t-elle tout de suite. —Il y a ma chérie que tu surras bientôt la robe et le chapeau que je désire pour toi depuis si longtemps!

—Vrai! s'exclama gaisement Colette, habituée à se laisser choquer par son aînée. —Oui. Imagine-toi que des amis m'ont adressé une dame; elle vient de me commander une copie de la "Cruche cassée", de Greuze, qui est au Louvre. Pense donc, Colette! trois cents francs! Et cela ne m'empêchera pas de travailler à mes autres bibelots, le musée ouvre tard et ferme de bonne heure!

—Trois cents francs! répéta Colette, que le chiffre rendait rêveuse. Mais dis donc, c'est la fortune, ça! —Ne te moque pas, ça nous permettra déjà de réaliser plus

d'un projet. Que veux-tu, il faut bien faire son bonheur avec ce que l'on a!

Et pendant toute la soirée, ce fut, en effet, l'air logis minuscule de ces deux jeunes filles dont l'une était encore qu'une grande fillette de quatorze ans, un caquetage d'oiselets, coupé de rires, d'exclamations. Et ce que l'on en fit des châteaux en Espagne!

Anssi, quelle désillusion, le lendemain matin, quand Germaine arriva devant la "Cruche cassée", avant d'aller solliciter l'autorisation du conservateur: quel qu'un était en train de copier cette toile de Greuze à la main tant de grâce n'ive. Quelqu'un, un jeune homme. L'ébauche était terminée; le travail promettait bien.

Clouée au parquet, Germaine ne bougeait plus et son visage restait une si profonde consternation que le gardien s'en aperçut et fit vers elle quelques pas. —Monsieur, dit la jeune fille, prévenant sa question, vous me voyez bien désappointée. J'avais à faire une copie de la "Cruche cassée...." La place est prise....

—Oui, répondit le gardien, bon et fait. Un jeune homme de famille.... il copie cela pour se distraire.... ça fera plaisir à l'une de ses parentes de province, qui adore Greuze, m'a-t-il dit.

Germaine hochait la tête et répliqua, la voix un peu étranglée: —Je serais si ennuyée si je manquais ma commande.... pour moi, c'était une affaire inespérée.

Le brave homme semblait comprendre la peine de la jeune fille; il devinait les pleurs qu'elle réprimait. —Ecoutez donc, mademoiselle, dit-il après avoir réfléchi une seconde. Voulez-vous que j'en parle à ce monsieur. Il n'est pas pressé, lui; peut-être consentirait-il, quand vous aurez l'autorisation du conservateur.

—Je ne veux pas... je ne veux pas! Ce serait à ce jeune homme! prononça vivement Germaine.

Mais le gardien n'écouloit pas et se dirigeait vers l'atelier. Germaine était restée à l'écart, l'attitude embarrassée. Le gardien lui fit un signe qui voulait dire: "Approchez!"

Timidement, elle avança, émue par ce désagréable contretemps; et elle sursauta quand elle entendit prononcer, comme elle touchait au chevelu: —Mlle Germaine Reuzy!

Elle regarda en face ce jeune homme qu'elle n'avait vu, jusqu'alors, que de dos. —M. Philippe Lyvoire! Il se tendirent la main, comme de vici les connaissances. Discrètement, le gardien s'était retiré.

Il restèrent un moment silencieux; ils s'examinaient et Germaine comprit au regard du jeune homme que sa mise modeste l'étonnait.

Philippe parla le premier: —Il y a pourtant une dizaine d'années que je ne vous ai vues, dit-il, vous étiez une fillette et moi un gamin; mais je vous ai, malgré cela, reconnue tout de suite.

—Et moi, je n'ai pas hésité non plus.... —Il y a longtemps que vous n'êtes allée à Villers.... —Je n'y suis jamais retournée.... —Et vous? —Moi non plus!

—Alors, vous ne savez pas.... Avec ce besoin qui est en tout dé d'exhaler ses douleurs, même lorsqu'elle s'est passée, Germaine se mit à conter, à celui qui avait été le compagnon de plusieurs de leurs villégiatures estivales, toutes les phases pénibles éprouvées par les siens, en ces dernières années.

Il l'écouloit avec une attention émue, troublé dans la quiétude égoïste où il vivait, grâce aux quelques revenus d'un papa plus que millionnaire. Une partie de cette émotion était faite de l'heureuse surprise de retrouver cette compagne d'enfance, si délicatement jolie, sous l'enroulement gracieux de sa chevelure châtain et malgré le petit écrivain que faisait, à ce bijou, une toilette sombre, taillée à l'économie.

Quand elle eut terminé la confidence de ses revers sans appuyer sur la gêne où elle vivait du fruit de peintures commerciales, Philippe la plaignit longuement, avec un ton qui comportait une sincérité dont on ne se fût pas attendu de la part de ce jeune homme gâté par l'existence.

Puis, tout naturellement, il évoqua les heures qu'ils avaient vécues, presque ensemble, sur la plage de Villers où leurs parents avaient eu, trois années durant, des villas voisines.

Par la suite, on s'était rencontré une fois ou deux à Paris, au hasard de promenades. Et c'était tout. La fortune, depuis, avait soufflé sur eux et délaissé les autres. C'est l'éternelle oscillation de la balance des destinées.

Ils causèrent.... ils causèrent.... Les yeux de Germaine revenaient à la paysanne aux atours précieux de grande dame qui les fixait, immuable, dans son cadre d'or. La jeune fille eut un tri-saillissement et fut rappelée à la réalité.

—Et.... le gardien vous a dit, interrompit-elle, en désignant le Greuze,

—Oui, répondit Philippe, lentement. —Puis après une minute de silence où il parut réfléchir profondément: —Pour quand vous le faut-il, ce tableau? demanda-t-il.

—J'ai promis de le livrer avant la fin du mois prochain. Cela ne me fait guère que six semaines. C'est tout juste. Et c'est pourquoi, comme me le disait le gardien, vous.... n'êtes pas.... très.... très pressé.... balbutia Germaine avec embarras.

—Eh bien, écoutez, mademoiselle Germaine, n'ayez aucune inquiétude, vous le livrerez dans les délais.... —Vous me cédez votre place.... oh! merci, vous êtes vraiment....

—Comment, je vous cède ma place! reprit Philippe, d'un ton joué, mais pas du tout, je la garde, ma place, ma copie est assez avancée et j'entends la terminer....

—Et pour combien de temps en avez-vous encore? interrogea Germaine toute décontenancée. —Laissez-moi faire, je vous dirai, et ne vous occupez de rien!

Dés lors, le gardien vit Philippe s'installer à son chevalet, l'ouverture du musée jusqu'à la fermeture, sans même prendre le temps d'aller déjeuner. Il se contentait de grignoter quelques petits pains, vers midi.

Ah! l'h! l'vint-il dire au jeune homme, vous êtes un galant homme, vous vous dépêchez, hein, à cause de la petite demoiselle de l'autre jour.

Philippe répondit "oui" avec un sourire, sans interrompre son travail, il se reculait, s'avançait, pour juger de la fidélité de sa peinture, qui s'anno çait comme une très fidèle reproduction.

Certainement, je ne ferai pas aussi bien, dit Germaine, au bout de quelques jours, lorsqu'elle revint comme il avait été convenu entre eux. Je vois que vous allez avoir fini. Je vais donc, dès aujourd'hui, demander l'autorisation pour moi-même.

Inutile, ma lemme, si vous me le permettez, je m'en charge et vous éviterez toutes ces petites démarches ennuyeuses. Mais je vous poserais, par contre cette question indiscrète — car je vous écris au moment où tout sera prêt pour prendre ma succession — votre adresse?

Et la lui donna et revint toute rêveuse à ses éventails et ses abat-jour.

Le soir, avec Colette, elle ne parla que de Philippe, comme tous les soirs précédents, d'ailleurs, depuis qu'ils étaient revus. Elle avait beau la chasser de sa pensée, son image, persistante, revenait toujours. Et cela ne lui était pas désagréable du tout....

Quatre ou cinq jours se passèrent. Un matin, un homme vint chez Germaine. —De la part de M. Philippe Lyvoire, dit-il.

Avec précaution, il déposa un tableau, une lettre et des fleurs. Toute tremblante, quand le commissionnaire fut parti, elle déchira l'enveloppe, lut et fonça en larmes.

C'est une lettre brûlante d'amour que lui écrivait Philippe, une missive passionnée où il dépeignait longuement le sentiment profond que lui avait inspiré sa camarade d'autrefois, combien il s'était ému de la retrouver si jolie, si femme....

Elle était heureuse de ce langage qui était le reflet de sa pensée; elle avait bien senti qu'elle l'aimait, quoiqu'elle voulût se le cacher. Mais elle était pauvre, Philippe était riche, ne devait-il pas lui préférer, quelque riche héritière....

—Oh! cela, jamais, jamais! pensait-elle. Dussé-je en souffrir toute mon existence. Quel exemple ce serait pour Colette!

Elle leva ses yeux, de crainte que la petite ne lui posât une question, à son retour, en voyant ses paupières rougies.

Et elle regarda le tableau. Philippe n'en parlait pas, dans sa lettre; mais c'était assez compréhensible, il lui envoyait sa copie de la "Cruche Cassée" pour qu'elle pût faire face à la commande. Elle était toute honteuse d'accepter cela. Il fallait pourtant sortir de cette irrésolution.

Un coup de sonnette vint la tirer de ses réflexions, dans l'après-midi, avant la rentrée de Colette. A la porte, elle reconnut Mme Lyvoire et son fils.

—Philippe m'a parlé de vous, mademoiselle Germaine, et des épreuves que vous avez traversées, commença l'aimable dame. Elle dit à Germaine le bon souvenir qu'elle avait conservé de leurs anciennes relations, puis on visita le petit intérieur, qui fut déclaré très coquettement, très artistiquement arrangé, dans sa simplicité. La mère et le fils feignirent de ne point voir la "Cruche cassée" que Germaine avait placée sur une commode, bien en vue.

—Mais, madame, je n'ai pas de fortune.... —Vous avez ce qui manque à beaucoup de jeunes filles, une âme que les revers ont faite de courage et d'énergie. Philippe, embrassant la fiancée devant cette gracieuse fermière à la "Cruche cassée". Vous la conserverez comme un souvenir et comme une relique: elle sera le sceau de votre union.

Eblouie, Germaine croyait rêver; mais elle vit Philippe s'avançant, l'amour dans les yeux; il l'attira à lui, tendrement, pour déposer sur sa joue empourprée d'émotion, un doux baiser.

Elle le regarda avec amour. Il lui sourit. —Non, ce n'était pas un rêve; c'était bien une réalité.

"Ma Figure."

Chronique Parisienne: Le nouveau roman de Mme Claude Ferval, "Ma Figure", est l'histoire d'une désillusion. C'est aussi l'étude d'une âme de jeune fille, de l'âme héroïque et charmante d'une dégraciée, d'une laide, qui rachète, si je puis dire, sa laideur physique par sa beauté morale. Elle porte même dans le dévouement et dans le sacrifice une sorte de coquetterie, de volupté noble, de désir généreux de se plaire à elle-même et de forcer l'admiration qui relève encore les traits et le prix de sa très belle âme: elle est femme au moins et bien femme par ce côté là.

Les femmes qui écrivent, quand elles savent écrire, sont plus délicates et plus fines que nous dans ces explorations et ses analyses de l'âme, de l'âme féminine surtout, dont elles voient et démontrent mieux que nous la complexité. La nature leur a donné le fil d'Ariane, qui les aide à se retrouver dans cet autre labyrinthe. Pour découvrir dans leurs détours les plus secrets, pour analyser, dans leurs plis et leurs replis les plus intimes, les sentiments des autres, elles ont autant de ruse instinctive et d'ingéniosité que pour déguiser ou dissimuler les leurs.

—quand elles en ont qu'elles ne tiennent pas à montrer. Rien n'échappe à leur regard aigu et subtil dans cette pénétration des âmes. Elles s'en tirent (et c'est justement une qualité qui ne plaît beaucoup dans les analyses psychologiques de Mme Claude Ferval) avec une dextérité, une souplesse et une discrétion merveilleuses; elles ont à la fois des intonations du cœur et des réflexions de l'esprit, une délicatesse de ton et de touche, ce n'est pas toujours nos psychologues et nos analystes de profession, qui opèrent souvent avec des mains plus rudes et qui sont loin d'avoir une expression si fine et si nuancée.

Dans ce livre, c'est l'héroïne elle-même qui nous raconte son histoire. Mme Claude Ferval a choisi, je crois, à dessein cette forme plus personnelle et plus directe de récit pour lui donner ainsi une vie plus simple, une vérité plus réelle et, par suite, un intérêt et un pathétique plus émuovants. L'histoire triste et touchante de la pauvre petite Lucienne, victime de "sa figure" et de sa noblesse d'âme, de son héroïsme, de sa fermeté, de l'idée très haute et très pure qu'elle s'est faite et veut garder de l'amour n'est pas la seule qui nous intéresse dans ce livre-là. Il pourrait être le premier d'une série, qui s'appelleraient: "les Héritières, les Sacrifiées", ou "les Charitables", et dont j'ose prier, discrètement, Mme Claude Ferval de nous donner bientôt d'autres types et d'autres histoires. L'histoire, à peine esquissée de Mme de Sérigny (p. 30), trahie et délaissée par un mari jeune, brutal et beau, à qui elle n'a pas donné d'enfant, et qui pour épouser son besoin d'aimer, s'est jeté dans les bras divins et consolants de la charité, de l'amour des autres, l'histoire, plus détaillée, d'une autre dame d'élite, autre sœur de charité, Mlle Darlanges, la directrice et "la Mère" (en langage religieux) d'un dispensaire où elle se console de sa propre infortune, des peines inoubliables de son propre cœur, à secourir et à soigner des misérables ont leur valeur épique et documentaire—au point de vue de l'histoire morale de notre temps—à côté de celle de Lucienne, qui est le fond et le sujet même du roman. Nous ne saurons pas assez tout le bien qui se fait chaque jour, à côté de nous. Il y a, je le sais, à Paris et en province, des existences ignorées et incomparables de femmes malheureuses ou de vieilles demoiselles, divinement bonnes, qui sont—et je n'ai pas peur du tout d'être banal en parlant ainsi—des anges de charité....

Je reviens à Mme Claude Ferval sans bêtise et sans compléments. La simple franchise avec les femmes qui ont un vrai talent est une des formes du respect, comme la loange, avec les autres, est une concession ou une ironie de la politesse. A part l'intérêt du récit, que je ne veux pas gâter en le résumant, les deux qualités que j'ai goûtées le

plus dans le nouveau roman de Mme Claude Ferval, sont la valeur de l'analyse et la qualité du pathétique. L'auteur nous a très bien expliqué, avant de la jeter dans l'imprévu et, pour ainsi dire, dans l'engrenage des événements, le caractère, l'éducation et l'âme de cette jeune Lucienne, qui se sait laide, qui se voit laide, et qui en souffre, sans s'y résigner, comme d'une humiliation et d'un sonol. Elle est la fille d'un père qui n'était pas beau et d'une mère qui avait été peut-être trop folle. Une première déception, très douloureuse, à l'âge des ignorances, des éclosions et des premiers rêves du sentiment, lui a froissée, en la laissant meurtrie et froissée, que les yeux des jeunes gens n'iraient pas tout de suite chercher son visage, qu'elle n'était pas de celles dont la beauté victorieuse ou charmante fixe les regards, éveille et commande l'amour.

Elle a la, elle a réfléchi, elle a pensé. Ce n'est pas une évaporée, comme il y en a tant dans la vie, et dans les romans contemporains; c'est une vraie jeune fille, comme il y en a aussi dans la réalité, et dans "Les Contes de fées"; c'est "Peau d'Âne", mais qui ne se laisse pas trouver de Prince Charmant pour la délivrer du mauvais sort; l'amour qui l'éblouit et la transfigure au moment ne pourra pas, malheureusement, opérer en elle de métamorphose. Elle aime un homme qui ne la voit pas, un jeune artiste devenu aveugle, et se laisse aller à la joie d'aimer. Elle le soigne et le guérit; mais, quand il aura recouvré la vue, elle disparaîtra de sa vie, pour ne pas lui donner de déshanchement, pour ne pas déchoir elle-même, et pour qu'il continue à aimer en elle la femme idéale et imaginaire que, les yeux éteints et clos il a cru aimer un instant. Elle aura eu ainsi sa petite part d'amour, comme les belles de félicité.... Toute l'émotion, discrète, simple et forte, est soignée, dans cette lutte, cette exaltation et ce dernier sacrifice d'une âme qui ne veut pas devoir à la reconnaissance le don qu'elle ne peut pas attendre du par amour.

Le livre est écrit dans une langue presque toujours simple et rapide, avec, de temps en temps —ce qui ne mesie pas au sujet, ne détonne pas dans la tonalité générale du roman—une brève effusion de lyrisme et de poésie. On voit, pour vous en donner l'idée, un court échantillon (p. 25): "Sur une porte.... une croix était peinte en rouge. Une bonne temps, l'été n'one et moi, nous nous arrêtons. Sans nous être rien dit, nous venions de reconnaître l'Enseigne universelle. L'ourtre du Christ, gouttes tombées du Calvaire sur le monde, n'étes-vous pas pour tout ce qui souffre un même signe de ralliement?" A certains moments, quand on sent dans quelques pages de ce livre (à la fin surtout) l'élan contenu d'une âme ardente et vibrante, qui se traduit et s'exprime elle-même, sans

déclamation et sans littérature, dans ce qu'elle écrit. Il faudrait avoir le goût bien étroit ou bien recherché et l'âme un peu sèche pour ne pas aimer ou du moins pour ne pas comprendre ce "moi" humain qui transparaît sous un auteur et qui nous révèle, sans l'étaler le secret de ses propres émotions.

Je me reprocherais de ne pas donner, en passant et en conant, un court élogé aux illustrations, simples, franches et vigoureuses de Prinet, qui, chose rare, ne nuisent pas au texte qu'elles accompagnent. Tous ces dessins sont d'un artiste, qui est vraiment un collaborateur et un interprète: le récit et les images font et laissent un ensemble dans l'esprit.

CUISINE.

Marinade chaude Vin blanc, 1 litre; vin de Madère, 1 verre; vinaigre, 1 litre; clove de girofle, 3; sauge, une pincée; grains de genièvre, une pincée; piment rouge, 1; poivre blanc concassé, une forte cuillerée à café; sel, 40 grammes; carottes, 2; oignons, 2; échalotes, 2; mêler tous ces ingrédients et leur faire donner quelques bouillons. Cette marinade doit être refroidie quand on y met les viandes.

Si l'on voulait conserver cette marinade, pour s'en servir plusieurs fois, on y ajouterait un gramme d'acide borique, pendant qu'elle est encore chaude et l'on supprimerait les oignons et les échalotes.

Lapin en giboulée

Dépouiller et vider un lapin, le couper en morceaux, faire revenir au lard coupé en dés et des petits oignons, les retirer; faire revenir les morceaux de lapin, les saupoudrer de farine; laisser roussir, mouler avec moitié eau, moitié vin blanc, remettre le lard et les oignons, bouquet garni, sel et poivre. Une demi-heure avant la fin de la cuisson, ajouter des champignons. Dégraisser la sauce, retirer le bouquet et servir.